

Kiril Kadiiski

Lamentations

traduit du bulgare par Sylvia Wagenstein

Oui, nous sommes nés par accident
ensuite nous serons comme n'ayant jamais été.
Oui, l'haleine est fumée en nos narines,
le logos une étincelle dans le mouvement de notre cœur.
Éteint, le corps sera cendre,
le souffle se dispersera comme un air subtil.
Notre nom sera oublié dans le temps
et personne ne se souviendra de nos œuvres.

Livre de la Sagesse de Salomon, 2-2

I

À la mémoire de Grigor Lenkov

Il est terrible d'avoir son chemin tracé d'avance par les forces obscures :
marcher sur une corde invisible par-dessus l'abîme pour faire croire
que tu voles. Mais le xx^e siècle crisse de ses ciseaux :
les uns pour couper la corde ; les autres, tes ailes, à supposer – à Dieu ne plaise !
que tu caches des ailes. Deux avions croisent leur sillage d'argent –
pour couper quoi ? Dieu même ne saurait aujourd'hui
le dire. Assis sur le vieux balcon, tu passes des heures
scrutant les mondes ou contemplant les simples actes humains. Sur le toit,
[un arbre

s'avance, somnambule, sans crainte, fuyant tout
et frôlant la mort : n'est-ce pas le poète,
sa racine dans une poignée de terre, qui épouse le ciel ?
O éternel dédoublement – et dualité ! – dans ce monde appelé
unique – pour l'instant déjà... Ou de toute éternité.
Mais où est le monde des joies ordinaires et d'espoir
dans le neuf ? Tu comprendras un jour
cette vérité ancienne des anciens Juifs,
que le neuf n'augure rien de bon. Là coule ta vie,
Vois ton voisin allumer un feu dans son jardin,
la terre se réveille à la vie, tout ce qui est vieux et pourri se consume.
La vie ! Mais le feu – un amas de chair palpitante, quelqu'un
qui sans doute s'est précipité des derniers étages du ciel – t'emplit
de dégoût pour la vie. La vie ici, dont nous sommes absents...

Mais là ?

II

Coups de fusil. Un aboiement lointain... Rien, sauf le ciel, n'évoque l'image du sang. Au-dessus des champs moissonnés les grues s'envolent – charrue plantée dans la jachère céleste, le laboureur a beau être invisible, nous le connaissons tous, puisque des milliers de fois il a labouré la terre pour ensemer les hommes qui – hélas – ne peuvent pousser une seconde fois... Là, en face, dans les silos, le blé se tasse comme grenaille dans une cartouche : désormais il y a la mort tapie dans notre pain... Et ætëü, vie, Leben, life ne signifient plus rien ! Dans le monde on tire encore sur l'homme : malheur au jeune qui n'a point vécu, malheur au vieux qui doit affronter une telle mort... Les choses prédestinées – que tu les saches ou non, peu importe ! – finissent par arriver un jour... Cependant le monde vit, répand sa sueur et, dans l'attente des fruits, accumule : celui-ci des dettes, celui-là l'or dans les banques. Ainsi va le monde. Sur la route les traces de chenilles – un tracteur, pourquoi pas un tank ? – et l'empreinte d'un sabot s'efforcent de démontrer que fin et commencement font un, qu'ils vivent l'un dans l'autre – vie et mort : il n'y a que cela. Personne n'est indifférent à ce que portent les plateaux de la balance.

Deux poids infimes qu'additionne la colombe pour les faire pencher, bien qu'avec eux elle risque de sauter dans le ciel.

III

À la mémoire de Mikhaïl Berbérov

Sur les mottes de terre les grillons poursuivent leur course désespérée, et tu crois déjà que l'infini existe. De plus en plus loin de l'origine, diras-tu, où est la fin ? Mais que signifie la fin si parmi tes compagnons, certains ne sont plus, d'autres se séparant de la chair si indispensable ; et toi tu avances... Où ? Appelé astre du jour par tant de poètes, le soleil se couche : comme aux temps de Virgile les troupeaux rentrent et les mugissements couvrent l'air. Sur la route poussiéreuse les omelettes noires fument ; s'il fait encore jour, pourquoi cette aigreur, ce dégoût pour toi-même ?... Tu as ton chemin à toi,

que tu as parcouru – combien de fois déjà,
avec l'illusion d'avancer ? O cercles de l'enfer
qui s'effacent pour reparaître, derrière la façade
d'une vie calme et résignée... Le maïs desséché –
âmes en loques durcies – se traînent vers le fleuve
et envahissent la rive, mais Charon n'est point là.
Nos âmes seraient-elles aussi rivées à ce monde ?
(Un monde où la fatalité serait sur toute chose...)
Le jour est mort. Il fait nuit. C'est quoi, ces étoiles qui tombent ?
Pas du tout romantique ! Peut-être quelqu'un qui grimpe sur l'éboulis du ciel
et laisse les étoiles s'échapper sous ses semelles. Où s'est-il lancé ? Encore ;
[en avant ?
Encore, vers le haut ? Pour atteindre le bord convoité
et découvrir un nouvel abîme – plus profond, plus infini...

IV

À la mémoire de Guèorgui Bogdanov

Ce n'est pas loin du monde, ici, ce n'est pas loin...
Quelle naïveté d'adolescent ; aujourd'hui que ton cœur bat
pressentant l'explosion (le long de la mèche durcie
de la veine un caillot glisse en sifflant),
te défendrais-tu avec autant d'acharnement si tu savais que l'étang
finira par vous engloutir tous – amis, ennemis,
et toi-même ?... Par-dessus vos têtes les ténèbres se refermeront.
Malheur aux têtes sur lesquelles l'encens a brûlé toute la vie !
Des racines jaunes palpitantes entrelaçant sur vous leurs éclairs ;
(l'arbre de vie serait-il soutenu par quelques foudres ?)
Tout respirera la chaleur et tu sauras désormais
que tu es au centre du monde ; telle la flamme d'une bougie,
le cœur de ta mère luira, ayant seul survécu pour te guider
dans le noir – comme ici ! – vers quelque bonté originelle...
La fin, tu n'y penses pas. La mort derrière nous, exprès peut-être,
nous cache les yeux de la main, l'insolente, et nous fait deviner
qui c'est. Qui ? Ce n'est plus toi le fils, tu as un fils toi-même ;
et comme toujours tu t'échauffes. Cependant ton corps se refroidit
et rapetisse. Le sang se replie de plus en plus dans ton corps
s'avançant vers cette explosion infernale
après laquelle un nouvel univers naîtra, infini et éternel.
De toi – déjà sans toi.

V

Il pleut à verse ; les peupliers, le long de la route,
font tourner leurs brosses vertes en coton mousseux
et te frottent en chuintant des deux côtés, cependant que la voiture
semble rester sur place : non, après cet enfer
appelé jour, tu ne pourrais échapper au purgatoire...
Rien qu'à celui-ci ? Les péchés se sont tant multipliés,
les tiens comme ceux des autres... Il fait de plus en plus sombre ;
puissent les jointures seules te faire mal par un temps pareil !
Les gouttes rouges flamboient sur le pare-brise – peut-être villages
et villes clignotent au loin, mais les essuie-glaces les anéantissent.
Alors ils réapparaissent – toujours les mêmes ! À l'infini.
(Et les villes et villages effacés par l'histoire ?)
Les hommes effacés par d'autres hommes ? Cette question, il vaudrait mieux
la garder pour soi. Le ciel se déchire et la voiture roule avec fureur.
Les ombres désolées des arbres se jettent sous les pneus en hurlant,
les flaques de sang restent... les survivants vacillent comme ivres ;
le vent se lève – peut-être le forgeron céleste
qui attise le brasier des villes et manie le marteau
forge-t-il un avenir plus solide ? J'en doute. Une nuit terrible s'annonce.
Le siècle, de même. Que restera-t-il des œuvres de l'homme
si la nature détruit les siennes ! Une nouvelle tentative –
puis Sodome, puis le Déluge...

VI

Minuit approche. On chante : une cigogne sur le toit –
la paix sur terre... Au bout d'un silence bref – plus bref qu'un souffle –
les actualités reprennent. Hurllement de sirène. Un avion en feu se précipite – ancre lourde,
mais la chaîne de fumée se brise. Quelque chose restera, pour planer sur la vie ;
là le réel, ici l'angoisse. Tu vas à la fenêtre : un écran encore ;
ton idée du monde est exagérée, une fois de plus,
mais toi aussi on t'observe – comme tout le monde, ici !
Tu n'entends plus rien. Le plus important est peut-être dit
depuis longtemps... Un silence sonore. Au milieu de l'étang universel et noir,
les étoiles – yeux de grenouilles – fixent la terre
qui doit leur sembler une pierre blanche et ronde,
lancée contre eux ; elles vont se jeter dans l'eau. Les nuages surviennent,

il fait de plus en plus chaud – quelqu'un respire dans ton cou.
En face les aiguilles de l'horloge tournent ;
minuit moins cinq – les voilà qui se superposent, avides,
bec d'une cigogne attrapant une grosse grenouille.
Ce jour est dévoré à son tour, Les aiguilles s'écartent – un signe en marge –
pour classer ce qui est accompli... Peut-être ailleurs
nous classe-t-on aussi. Entre-temps nous sommes – encore et encore,
avec nos aspirations... Minuit passe.

Les papillons bleus voltigent, affolés, autour de la lampe, sur le trottoir –
téléviseur branché devant un vieillard endormi dans son fauteuil.

VII

Le chêne ayant revêtu sa houppelande de jeune frondaison
fait paître sur la colline les buissons en fleurs ; pas un bruit, pas un son,
comme dans un rêve qui n'en finit pas (juste quelques instants
avant le réveil). Et cet autre rêve infini,
se terminerait-il jamais par un réveil?... Hélas ! il n'y a pas de fin
à tout ! Entre les collines, une rivière s'élançant
pour vérifier si c'est bien vrai ; mais le chemin de la vérité
est long – et elle vagabonde au nord, au sud, à l'est et à l'ouest.
Les poissons s'ils pouvaient parler, il y a longtemps qu'ils lui auraient dit où
elle chemine. N'est-ce pas là la sagesse suprême : l'inconnu
ne se révèle qu'à ceux qui ne savent pas l'exprimer (d'où
les tourments du poète ! Et cette vérité banale – et affreuse ! –
que plus tu en sais long, plus tu dois fermer la bouche.)
Il bruine. Vas-tu de l'avant ou suis-tu le chemin qui mène en arrière ?
Dès que le temps se gâte, les choses rapetissent et s'effacent,
et ce qui est à gauche se retrouve aussi à droite...
Les anciennes plaies te font mal et t'empêchent d'oublier qu'on t'a battu.

Et cette vérité que tu as trop éprouvée,
tu ferais bien de la taire – si tu pouvais ! –
le berger nous paît mal mais il nous toujours tond bien !

VIII

Nous sommes aussi les enfants des années terribles, en Russie...

Vladimir Vissotski

Que voit-on par la vitre de la mansarde?...

(N'est-ce pas la même chose qui se passe depuis toujours –
sous un masque différent?) En bas, une voiture perce de ses phares
la nuit : un charretier surgi de l'enfance
tire les rênes d'or d'un carrosse magique
auquel il a attelé les arbres de la route. Moi, qui suis
tout oreille pour ce monde, que n'entends-je le bruit des pas sur le pavage?
Vissotski chasse ses chevaux dans le ciel – il nous dit
des choses que nous savons mais que certains n'osent même pas penser.

(En bas, court le corbillard d'un optimiste... peut-être)

Hélas, le monde est une réalité. Qui croirait que sur la vraie scène
ils se sont allongés : dans la guitare – cadavre de sa chanson morte,
dans le cercueil – cri déchirant de son propre cadavre !

Le silence régnait – pour la première et la dernière fois – et du monde
affluait : dans les âmes il faisait sombre comme dans une boîte de résonance,
et sur la Russie – plus clair qu'une nuit le long des barbelés...

Le corps sommeille dans la terre. Mais ils ne veulent pas tuer seulement
[le corps du poète.

L'assassinat se poursuit avec les larmes de crocodile, les honneurs,
les discours fallacieux.

Il est vivant. Il n'est pas enterré puisqu'il déchire
les oreilles de certains... Il n'est pas enterré – c'est ce que comprend même
[le sourd.

C'est lui, l'ampoule cousue sous la peau engourdie de la terre,
afin que ce monde ne puisse déboucher la bouteille,
la bouteille au mauvais génie.

IX

Ta vie jusqu'ici n'a pas été sans but puisque c'est toi le but...

La nuit t'abrite dans sa maison abandonnée – les coins envahis de nébulosités où, telle une mouche luisante et desséchée, une planète morte pend çà et là ; balancier arrêté – par quelle main ? – elle mesure le temps avec une parfaite exactitude : des millénaires sans fin comme l'espoir qui ne se réalise jamais. Dans la chambre sans fenêtre les pensées seules passent à travers les murs comme les rayons X à travers ma chair brisée (ou la tienne, ou la sienne), pour toucher ce qui les retient – quelque chose de vivant (plus que vivant !) mais qui, déjà, annonce la mort. Que de vérités amères et tardives l'homme est amené à saisir ; hélas, la vérité ne peut nous consoler des pertes dans les combats pour elle ! Au milieu d'un sinistre silence, des étoiles liquéfiées dégouttant du plafond ; quel froid nous guette au-delà ? Sur le plancher l'eau coule ; les disques font encore tourner leurs cercles noirs – Plus personne ici pour entendre les voix rauques des morts. L'eau coule. Mais où ? Aux quatre vents, peut-être. Civilisations, mensonges, vérités, ingratitude gisent en dessous... Et au milieu de tout – ton reflet ; des gouttes de plomb tombent du plafond ; et quand elles t'auront atteint, [un jour, le sang se répandra autour de toi : banc de poissons rouges venus se réfugier dans tes cheveux, dans ta barbe... Et l'Amérique, la Russie, le petit pays où tu es né – que seront-ils déjà ?

Oh oui, l'humanité continuera d'exister sans doute !

Et tous les tanks vainqueurs envahiront les rêves des innocents par des chemins pavés d'œufs de colombe.